



ANAHUAC

*Comprenant
 Les Royaumes de Mexico, d'Acolluacan,
 de Mechoacan et les Républiques de
 Tlascala, de Cholula, de Huexotzinco &
 Tels qu'ils étaient dans l'année 1521.*

*Par Th. Duvotenay,
 Géographe.*

Lemaître Directeur.

DeLol. Sc.

L'UNIVERS,
 ou
 HISTOIRE ET DESCRIPTION
 DE TOUS LES PEUPLES,
 DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.
 MEXIQUE,
 PAR M. DE LARENAUDIÈRE.

DANS cette partie de l'Amérique du Nord qui se resserre entre les deux Océans, fut un peuple guerrier, fondateur d'un riche et puissant empire. Ce peuple occupait quelques-unes des parties du vaste territoire qui reçut de Cortès le nom de Nouvelle-Espagne, la plus belle des colonies de l'Europe, aujourd'hui la grande confédération mexicaine. L'empire Aztèque, on l'appelait ainsi, s'était élevé sur le sol où d'anciens monuments d'architecture attestaient le passage d'un peuple antérieur et déjà civilisé. Dans ses arts, dans ses lois, dans sa cosmogonie, dans son culte religieux, il reproduisait plusieurs traits analogues à ceux qu'on avait observés jadis chez quelques nations de l'ancien monde. Il était entouré d'États indépendants ou tributaires, et qui, bien que divisés par la forme politique et les intérêts matériels, parlaient la même langue et suivaient le même culte. Tout l'Anahuac semblait la réunion de tribus d'une même famille, issues d'une même contrée. L'État mexicain, la puissance prépondérante du pays, était parvenu à son plus grand développement de forces, de conquêtes et de richesses,

lorsque la destinée le mit aux prises avec une poignée d'Européens; gens de cœur et d'exécution, commandés par un homme de génie. Après avoir suivi dans ses progrès le royaume de Moctezuma, nous assisterons à ses jours d'agonie, à cette lutte acharnée et sanglante où tout un peuple succomba sous les efforts combinés des talents de l'homme de guerre et de l'adresse de l'homme politique. La victoire ayant prononcé, nous nous arrêterons dans la conquête de Cortès, dans le Mexique, colonie des Espagnes, exploitée par des maîtres avides, leur jetant à pleines mains l'or et l'argent de ses mines, sans jamais assouvir leur cupidité; se courbant, trois siècles durant, sous le triple joug du despotisme militaire, du fanatisme religieux et du monopole financier; enchaînée dans son industrie; condamnée à ne rien produire par elle ou pour elle, et languissante sur un sol fertile et sous le plus beau climat de la terre.

Puis un jour, nous entendrons le cri de liberté monter au ciel des sommets de l'Anahuac. A ce cri, nous verrons les descendants des Indiens vaincus, et ceux des conquérants

sortir de leurs demeures, livrer une guerre à mort aux vieux soldats de Ferdinand, et, poussés par le cruel génie des représailles, épuiser sur les Espagnols cette haine héréditaire cachée pendant une longue suite de générations sous le masque de l'obéissance passive. L'indépendance sortira de ce grand mouvement révolutionnaire, mais avec elle l'abus de la liberté si difficile à éviter à ceux qui n'en ont jamais connu l'usage. Longtemps les vainqueurs s'agiteront dans les embarras du triomphe, dans les luttes d'ambitions privées, dans le sanglant dédale des guerres civiles, et longtemps ils ne pourront parvenir, comme leurs voisins des États-Unis, à fonder un gouvernement, appuyé sur l'instruction et le patriotisme des masses, sur l'abnégation personnelle des chefs et le despotisme salutaire des lois.

Mais avant de nous livrer au récit des faits, jetons un coup d'œil rapide sur le sol même où ils se sont passés.

Le Mexique, c'est cette vaste division du continent américain, comprise entre les deux Océans, les États de Guatemala, et une ligne tirée du cap Saint-François jusqu'aux sources du Rio del Norte, suivant ensuite le cours des rivières Rouge et Sabine jusqu'à l'embouchure de cette dernière.

Les deux tiers de cette grande contrée sont sous la zone tempérée, et l'autre tiers, renfermé dans la zone torride, jouit en grande partie, à raison de l'élévation du sol, d'une température analogue aux printemps du midi de l'Italie et de l'Espagne.

Le trait qui caractérise le Mexique entre toutes les autres contrées du globe, se trouve dans l'étendue et dans l'immense hauteur du plateau qui en occupe l'intérieur; plateau jadis connu sous le nom d'Anahuac et de Mechoacan; plateau élevé de deux mille à deux mille cinq cents mètres au-dessus des mers voisines, suite de plaines beaucoup plus étendues et non moins uniformes que celles du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, et tellement rapprochées les unes des autres qu'elles

semblent ne présenter qu'une surface non interrompue.

La chaîne de montagnes qui forme cette terrasse est la même qui, sous le nom des Andes, traverse toute l'Amérique méridionale. Là, elle est interrompue par des crevasses qui ressemblent à des filons ouverts, et les plaines qui la coupent se présentent comme des vallées longitudinales profondément encaissées. Ici ce ne sont plus ces brusques mouvements de terrain, ces déclivités soudaines. Le dos même des montagnes forme le plateau, sa direction indique celle de la chaîne même. Les cimes sont ou disposées ou rangées d'après des lignes qui n'ont aucun rapport avec l'axe principal de la Cordillère. Les vallées sont transversales et peu profondes, et les voitures peuvent rouler depuis Mexico jusqu'à Santa-Fé sur une longueur de plus de cinq cents lieues communes. Cette ligne est tellement uniforme, qu'à cent quarante lieues de la capitale le sol reste toujours élevé de mille sept cents à deux mille sept cents mètres. C'est la hauteur des passages du mont Cénis, du Saint-Gothard et du grand Saint-Bernard. Nous devons à M. de Humboldt une suite de nivellements barométriques qui mettent dans tout son jour un phénomène géologique si curieux et si nouveau.

Sur ce plateau d'Anahuac, entre Mexico et les petites villes de Cordoba et de Xalapa, reposent, comme sur un socle immense, quatre grands cônes volcaniques qui rivalisent avec les cimes les plus élevées du nouveau continent. C'est le Popocatepetl qui atteint à cinq mille quatre cents mètres; l'Iztaccihuatl, à quatre mille sept cent quatre-vingt-six; le Citlaltepetl ou le pic d'Orizaba, à cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze; le Nevado de Toluca, et le Nahcampa-tepetl ou coffre de Perote, à quatre mille quatre-vingt-neuf (*). Les deux premiers, la montagne Fumante des Indiens, et la Femme blanche, se distinguent également de Mexico et de la Puebla. On

(* Voy. pl. I.

Imprimerie de M.

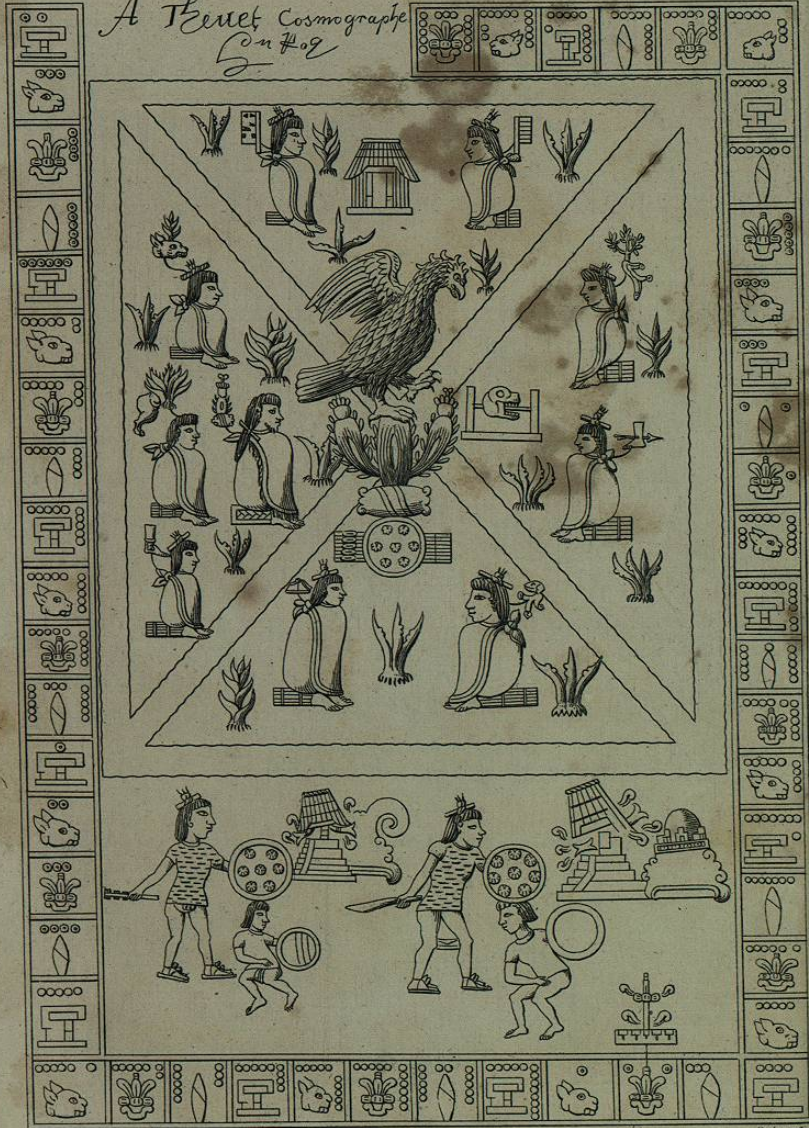
Montagne de Popocatepec, Colombie du Nord.



Imprimerie de M.



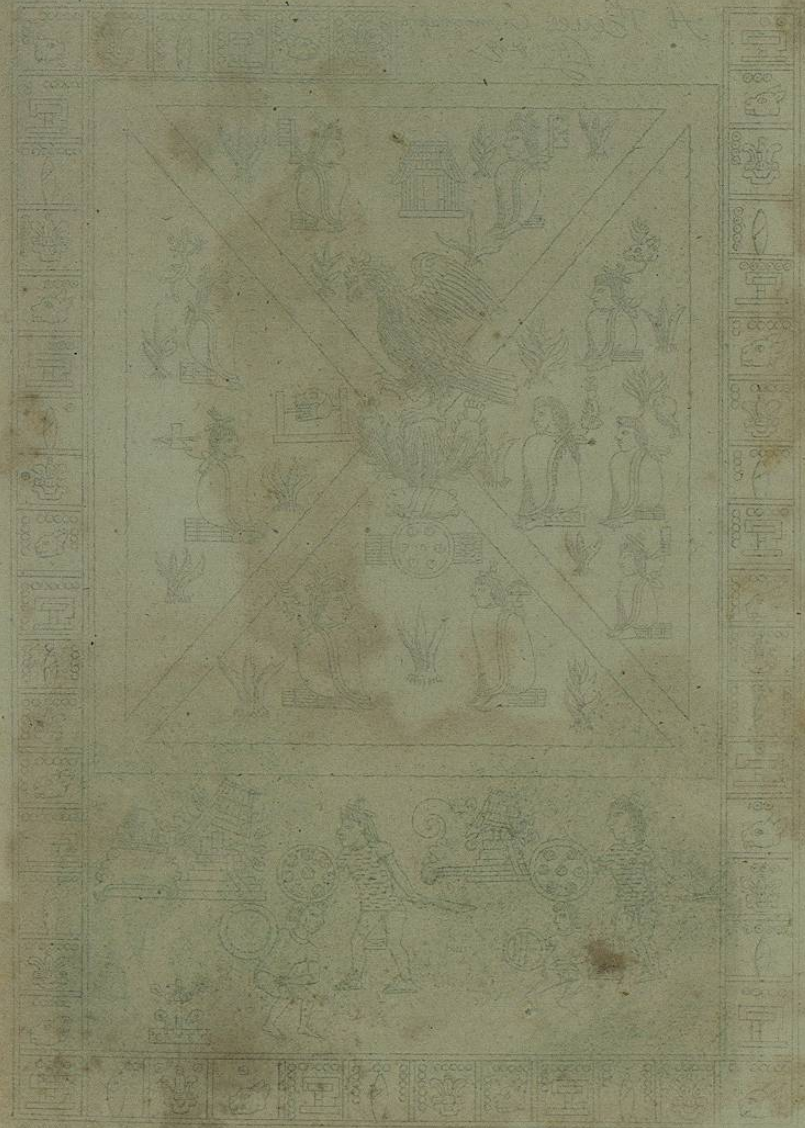
A Heuet Cosmographe
Son No 2



Dalmeid del.

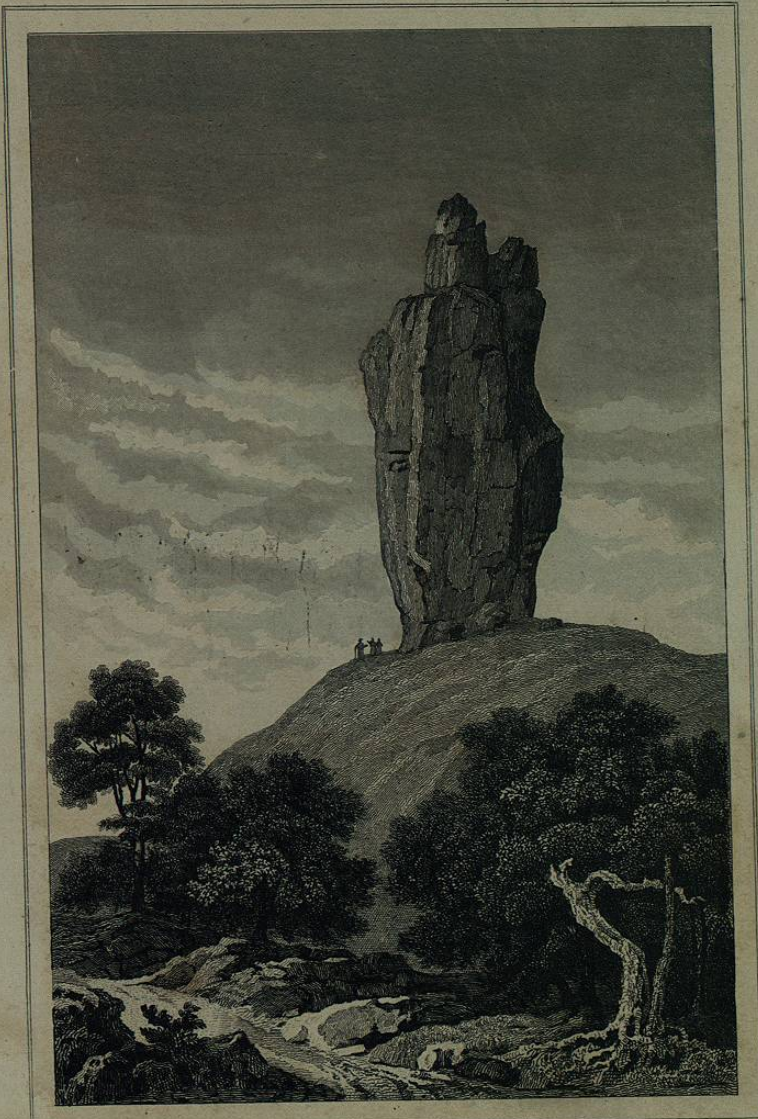
Lemaître del.

Higant sc.



Topographie symbolique de Mexico.

01



Tanderturck del.

L'ouatre. d'écrot.

Montagne des Organos.

aperçoit fort bien leurs masses imposantes et les contours de leurs sommets couverts de neiges éternelles, se détachant sur un ciel bleu et brillantes du plus vif éclat. Nous gravirons plus tard ces montagnes ignivomes, nous en examinerons la composition, et l'histoire n'en sera pas oubliée dans la topographie détaillée du pays, dont nous ne prenons ici qu'une vue sommaire et générale.

La Cordillère, en pénétrant dans l'ancienne intendance de Mexico, prend le titre de Sierra-Madre. Elle quitte la partie orientale du plateau pour se porter au nord-ouest, vers les villes de San-Miguel et de Guanajuato; au nord de ces deux cités, elle se divise en trois branches en se développant sur une grande surface. La plus orientale va se perdre dans le royaume de Léon; la plus occidentale finit aux bords de Rio-Gila, après avoir occupé une partie du territoire de Guadalajara et de la Sonora. La branche centrale se montre dans toute l'étendue de l'État de Zacatecas, et ses points culminants divisent les principaux cours d'eau qui vont se réunir aux deux mers. Les sources du Rio-Gila et du Rio del Norte sortent des points opposés de cette branche centrale que l'on retrouve encore jusqu'au 55° de latitude nord.

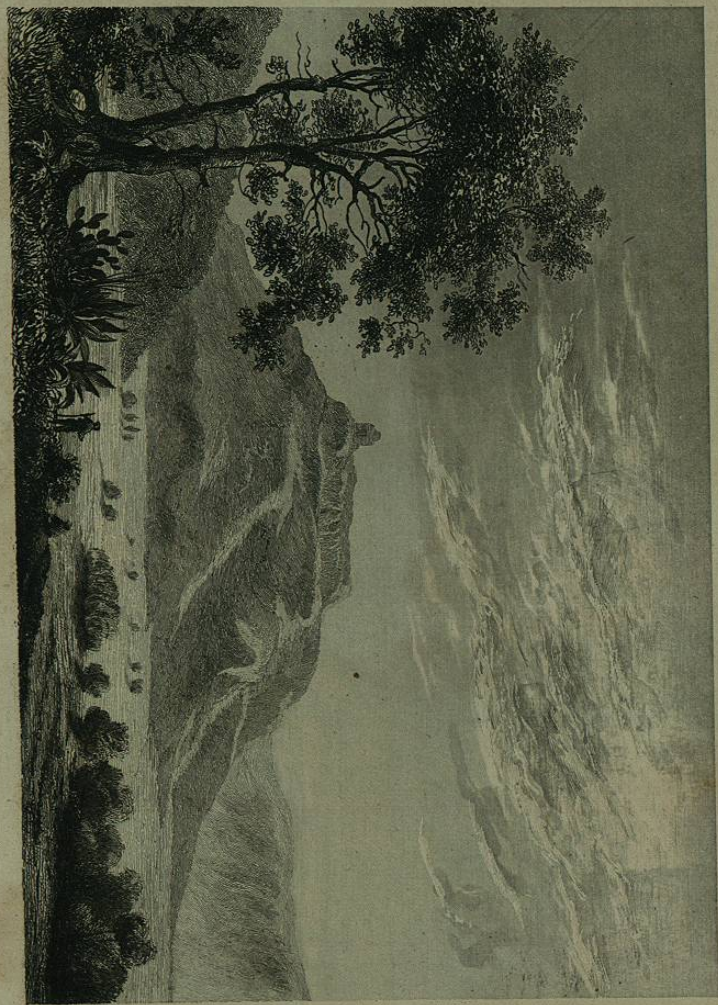
La roche porphyritique domine dans ces différentes chaînes; c'est le trait géologique le plus saillant. Le granite se montre dans les branches voisines du grand Océan; le port d'Acapulco est taillé dans cette dernière roche; elle forme aussi la base des montagnes de Misteca et de Zacateca dans l'État de Oaxaca. Le plateau central de l'Anahuac paraît comme une énorme digue de roches porphyritiques, distinguées de celles d'Europe par la présence du hornblende et l'absence du quartz. La Sierra-Rosa se présente avec des masses gigantesques de cette roche qui semblent des murs et des bastions en ruine; elle donne aux environs de Guanajuato un aspect romantique. Près de Mamanchota, des rochers, connus dans le pays sous le nom d'organos d'Ac-

topan (*los organos*), se détachent sur l'horizon comme une vieille tour, dont la base ébréchée serait moins large que le sommet (*). Des porphyres trappéens élèvent leurs colonnes sur la montagne de Jacal et d'Oyamel, et sont à leur tour couronnés de pins et de chênes qui ajoutent, dit M. de Humboldt, à la grâce de ce site imposant (**). De ces montagnes les anciens Mexicains tiraient la pierre itzli ou obsidienne; dont ils fabriquaient leurs instruments tranchants. Le gypse, le basalte, le trapp, les amygdaloïdes et le calcaire primitif, prédominent sur le même plateau central. Là sont de grands dépôts d'or et d'argent. L'étain et le cuivre se rencontrent dans les États de Guanajuato et de Valladolid; le fer abonde dans cette dernière province, à Zacatecas, à Guadalajara et dans les provinces intérieures. Le zinc, l'antimoine, le mercure, l'arsenic, se montrent sur un grand nombre de points. Le charbon n'a été remarqué que dans le Nouveau-Mexique. Le sel gemme est une des richesses de San-Luis de Potosi.

Des cratères sont ouverts sur presque toutes les sommités de la Cordillère; cinq de ces volcans brûlaient encore au temps où M. de Humboldt visita le Mexique. Cependant les grandes explosions volcaniques et les tremblements de terre assez fréquents sur les côtes de l'océan Pacifique, troublent moins le repos des habitants du Mexique que celui de leurs voisins du sud. Depuis 1759, époque où le volcan de Jorullo sortit de terre entouré d'une multitude de petits cônes fumants, aucune catastrophe de cette nature n'est venue effrayer la Nouvelle-Espagne. Cependant des bruits souter-

(*) Voy. pl. 9. La partie élançée du rocher a 142 toises de hauteur; l'élévation absolue du sommet de la montagne, là où les Organos commencent à se détacher, est de 1385 toises.

(**) Voy. pl. 21. Cette contrée s'appelle dans le pays la Montagne des couteaux, *El cerro de las navajas*. La cime du Jacal a 1603 toises (3124 mètres).



Copie de Savatier

rains entendus à Guanajuato en 1784, et quelques phénomènes de cette espèce sur d'autres points, tendent à prouver que tout le pays compris entre le 18° et le 22° degré recèle un feu actif qui perce de temps en temps la croûte du globe, même à de grands éloignements des côtes de l'Océan.

Les hautes terres mexicaines voient s'étendre à leur pied une ceinture de plaines étroites vers le sud, et s'élargissant à mesure qu'on avance dans le nord. Les deux pentes du plateau à l'est et à l'ouest n'ont point une même déclivité. Les mouvements du terrain entre Mexico et Acapulco sur le grand Océan sont beaucoup moins brusques qu'entre le même point et la Vera-Cruz sur l'Atlantique. De ce côté on voyage bien plus longtemps sur le haut du plateau, mais de là aussi la descente est rapide et continuelle, surtout de Perote à Xalapa, et de ce site, un des plus beaux du monde habité, à la Rinconada. Nous pouvons prendre sur cette ligne une idée des climats tranchés et des cultures diverses du Mexique. Nulle part on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent comme par couches les unes au-dessus des autres; tout change à mesure qu'on s'élève, physionomie du pays, aspect du ciel, port des plantes, mœurs des habitants, genres de culture. Le voyageur sorti de la Vera-Cruz hâte le pas, empressé d'échapper au terrible vomito prieto qui, dans cette contrée brûlante, moissonne si largement et si vite. Il atteint à Xalapa la région du chêne, arbre protecteur au pied duquel une invisible puissance, amie des hommes, arrête le fléau comme par enchantement. Alors respirant à l'aise sous le plus beau ciel, et libre de pensées de mort, le voyageur jouit avec délices des merveilleux aspects qui se succèdent devant lui. Il entre dans les forêts de liquidembars; elles lui annoncent par la fraîcheur de leur verdure, que cette hauteur est celle où les nuages suspendus au-dessus de l'Océan viennent toucher les cimes basaltiques de la Cordillère. Plus haut, il se voit

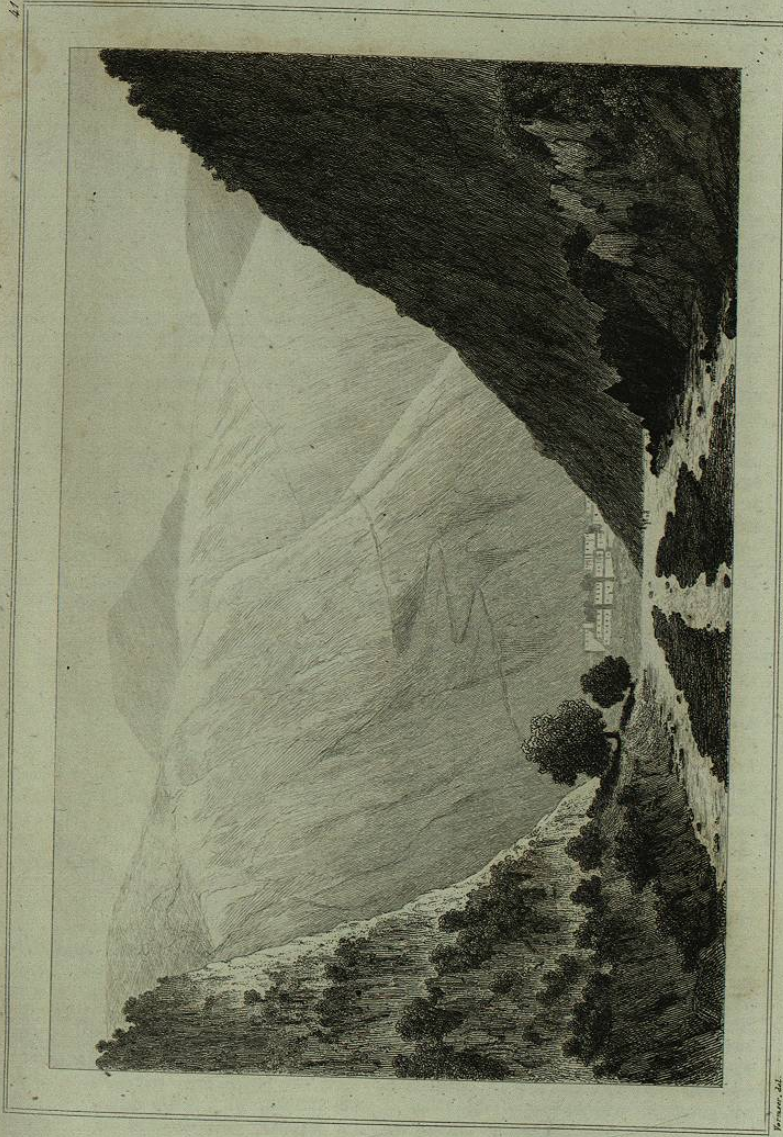
obligé de renoncer au fruit nourrissant du bananier, qui ne vient plus à maturité dans cette région brumeuse et déjà froide, où le besoin excite l'Indien au travail et réveille son industrie. Plus haut encore, dans le voisinage de San-Miguel, il voit les sapins s'entremêler aux chênes, et ceux-ci l'accompagner jusqu'aux plaines élevées de Perote. Dans ces deux stations le froment de notre Europe, et toutes les céréales importées après la conquête, se mêlent aux champs de maïs, originaire du pays et ami de toutes ses températures. Puis les sapins se montrent seuls aux regards du voyageur, seuls ils couvrent les rochers dont les cimes vont se perdre dans la zone des neiges éternelles. C'est ainsi qu'en peu d'heures, dans cette merveilleuse contrée, l'observateur de la nature parcourt toute l'échelle de la végétation, depuis l'heliconia et le bananier, dont les feuilles lustrées se développent dans des dimensions extraordinaires, jusqu'au parenchyme rétréci des arbres résineux.

D'après cette configuration du sol qui se reproduit sur la plupart des points du Mexique, cette vaste contrée se partage en trois grandes zones, ou en terres froides, tempérées et chaudes. Ces dernières, les plus fertiles de toutes, produisent du sucre, du coton, de l'indigo, des bananes, etc., et, par une triste compensation, recèlent dans leur sein la fièvre jaune qui prend au Mexique le nom de vomissement noir (*vomito prieto*). A cette région, connue sous le nom de *tierras calientes*, appartiennent une partie de l'État de la Vera-Cruz, la péninsule de Yucatan, les côtes d'Oaxaca, les provinces maritimes du nouveau Santander et du Texas, tout le nouveau royaume de Léon, les côtes de la Californie, la partie occidentale de la Sonora, de Cinaloa et de la Nouvelle-Galice, et les parties méridionales des États de Mexico, du Mechoacan et de la Puebla. Les ports d'Acapulco, les vallées du Papagayo et du Peregrino, font partie des endroits de la terre, où l'air est constamment le plus chaud et le plus malsain. Sur la pente de la



Cascade de Regla.

MEXIQUE.



H. Meyer del.

L. de la Roche sculp.

Montagne de Cabroce.

II. Mexique

Cordillère, à la hauteur de douze cents à quinze cents mètres, règne perpétuellement une douce température de printemps qui ne varie que de quatre à cinq degrés; c'est la région tempérée, les *tierras templadas*. On n'y connaît ni les chaleurs brûlantes ni les froids piquants; la chaleur moyenne de toute l'année est de dix-huit à vingt degrés; c'est le beau climat de Xalapa, de Tasco, de Chilpanzingo. Les plateaux élevés de plus de deux mille deux cent mètres au-dessus de l'Océan composent la région des terres froides, *tierras frias*. La grande vallée de Mexico et la vallée d'Actopan se trouvent dans cette division. En général la température moyenne de tout le grand plateau du Mexique est le dix-sept degrés, tandis que dans les plaines plus élevées, et dont la hauteur absolue dépasse deux mille cinq cents mètres, l'air ne s'échauffe pas au delà de sept ou huit degrés. Ici l'olive ne mûrit jamais, et si les hivers n'y sont pas extrêmement rudes, les feux des soleils d'été sont trop faibles pour accélérer le développement des fleurs et porter les fruits à une maturité parfaite.

Le Mexique semble le rendez-vous des flores de tous les pays. Les arbres de la Perse et de l'Inde viennent s'y mêler à l'orme féodal, aux chênes de la vieille Gaule; les fruits parfumés de l'Asie aux fruits des arbres de la Normandie; les fleurs de l'Orient à la violette, aux bluets, à la mystérieuse verveine, à la blanche paquerette de nos champs. Elle a, cette belle terre américaine, des palmiers à éventail, des bananiers qui lui fournissent une substance alimentaire, des champs de maïs depuis la région froide jusqu'au sol brûlant des rivages maritimes, le nopal, sur lequel vit la cochenille qui nous donne le carmin, le maguëy dont l'Indien tire une liqueur spiritueuse qu'il aime passionnément. Pour elle et pour l'Europe croissent sur son sol varié la sauge mexicaine, le poivrier à longue cosse, le piment de Tabasco, le convolvulus Xalapa ou jalep médicinal, la vanille parfumée

qui se plaît à l'ombre des liquidembars et des amyris, les arbustes résineux d'où découlent les baumes connus sous les noms de copahu et de tolu. Elle compte parmi ses richesses végétales les indigotiers, les cacaotiers, les cannes à sucre, les cotonniers, les plants de tabac, et les immenses forêts d'acajou, de campêche veiné, de gayac et de bien d'autres espèces que réclament la teinture et l'ébénisterie. Nos jardins, dans ces dernières années, n'ont-ils pas obtenu de la flore mexicaine la *solvita fulgens* dont les fleurs eramoisies ont tant d'éclat, les beaux dahlia, l'héli-cantus et la délicate mentzelia: que de végétaux utiles ou délicieux à la vue n'a-t-elle pas encore à nous envoyer.

Au milieu de tous les avantages de son heureuse position, ce pays manque de rivières navigables et n'a généralement pas assez d'eau. Le Rio del Norte et le Rio-Colorado, dans le nord, sont les seuls grands courants qui puissent fixer l'attention. On ne trouve dans toute la partie équinoxiale que de petites rivières dont les embouchures ont une largeur très-considérable: la Cordillère donne plutôt naissance à des torrents qu'à des fleuves. Les lacs dont le Mexique abonde, et parmi lesquels il faut citer le lac de Chapala deux fois grand comme le lac de Constance, le lac de Patzcuaro, l'un des sites les plus pittoresques des deux continents, le lac de Mextitlan, celui de Parras, et les lacs de la vallée de Mexico, ne sont que les restes de ces immenses bassins qui paraissent avoir existé jadis dans les vastes et hautes plaines de la Cordillère; la plupart d'entre eux semblent diminuer d'année en année. La belle verdure et la végétation vigoureuse de leurs rivages ne sont plus ce qu'elles étaient au temps où les Espagnols arrivèrent sur le plateau central, et les parties élevées de ce plateau sont plus arides aujourd'hui qu'au temps où leur aspect rappelait aux conquérants les plaines des deux Castilles, et portait Cortès à donner à cette terre américaine le nom de Nouvelle-Espagne.

Les pluies sont fréquentes dans l'in-

térieur du Mexique, et de plus la grande hauteur du sol y accélère l'évaporation; les sources sont rares dans des montagnes composées en grande partie d'amygdaloïde poreuse et de trachytes fendillés. Toutefois il faut restreindre l'aridité du sol aux plaines les plus élevées, et reconnaître que la plus grande partie de la Nouvelle-Espagne appartient aux pays les plus fertiles de la terre. Les abords maritimes de cette contrée ne sont pas faciles: toute la côte orientale ressemble à une grande digue contre laquelle les vents alizés et le mouvement perpétuel des eaux de l'est à l'ouest jettent des sables que l'Océan agité tient suspendus. Presque toute la côte est pleine de bas-fonds et garnie de barres; et ce qui ajoute encore aux dangers de la navigation dans ces parages, ce sont les tempêtes, les vents impétueux du nord-est, du nord-ouest et du sud-ouest, qui, tour à tour dans certains mois de l'année, rendent les rivages du golfe du Mexique ou les atterrages de San-Blas, d'Acapulco et des ports de Guatemala, presque inabordable.

Retournons sur le vaste plateau du Mexique. Là des lacs bordés de villes peuplées, là des vallées couvertes de fleurs et d'arbres fruitiers, à des hauteurs où en Europe on n'aperçoit que des rochers nus et des cimes neigeuses; là de grands espaces couverts de muriate de soude, de chaux et d'efflorescences salines, comme au Tibet, comme dans les steppes de l'Asie centrale; là de grands espaces arides jaunes et sans eau; là de belles et nombreuses plantations d'agaves, jadis les seuls vignobles des Indiens aztèques; là aussi les trésors métalliques, les riches mines d'or et d'argent qui firent l'opulence des anciens peuples de l'Anahuac, richesses fatales sans lesquelles la cupidité espagnole les eût peut-être oubliés, sans lesquelles ils fussent restés libres comme les sauvages des forêts, ou ceux qui errent indépendants dans les plaines ou sur les rives des grands fleuves des deux Amériques.

Il faut nous arrêter un moment sur

un des points les plus importants de ce plateau, dans la belle vallée de Mexico ou de Tenochtitlan, placée plus haut que quelques-unes des cimes de nos Alpes, plus haut que la plupart des lieux habités de notre Europe. Son élévation, sa culture, ses lacs, ses mines, ses produits suffiraient seuls pour appeler l'attention de l'observateur, et lui mériter une mention particulière dans ce coup d'œil général; mais un intérêt plus puissant pour nous s'y rattache, c'est le principal théâtre de l'histoire mexicaine.

Cette grande vallée occupe le centre même de la Cordillère d'Anahuac; elle est creusée sur le dos des montagnes porphyritiques et d'amygdaloïde basaltique, qui se prolongent du sud-sud-est au nord-nord-ouest. C'est un vaste bassin ovale de dix-huit lieues de long, de douze de large, de soixante-sept lieues de circonférence, de deux cent quarante-cinq lieues carrées de surface, tout entouré d'un mur de montagnes très-élevées, au nombre desquelles se font remarquer comme deux géants les deux volcans de la Puebla. Le fond de ce bassin est à deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus de l'Océan. Cinq lacs disposés par étages en occupent un dixième, et s'étendaient jadis beaucoup davantage. Celui de Texcoco est le plus bas de tous; les eaux qui s'écoulent des hauteurs environnantes s'y réunissent; aucune rivière n'en sort. Dans notre Europe, à une telle hauteur, le sol serait nu ou couvert de roches grisâtres et de quelques plantes languissantes sous un rude climat; ni villages, ni fleurs, ni fruits ne s'offriraient aux yeux: eh bien, voulez-vous admirer le plus merveilleux des contrastes, la nature dans sa vie animée, brillante et capricieuse, là où elle devrait dans nos idées être aride, décolorée et silencieuse; montez sur une des tours de la cathédrale de Mexico, montez-y dans une belle matinée d'été, lorsque le ciel est sans nuages, lorsqu'il est tout bleu, de ce bleu azur foncé qui appartient à l'air sec et raréfié des hauteurs terrestres. Vous vous arrêterez d'abord

